

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Les correspondances de François Guizot : 1806-1874](#)[Collection](#)[132_Lettres du général Dumas sur les dernières semaines de Louis-Philippe : 1850](#)[Item](#)[Paris, le 9 juillet 1850, le duc Dalmatie à François Guizot](#)

Paris, le 9 juillet 1850, le duc Dalmatie à François Guizot

Auteurs : Soult, Jean de Dieu, duc de Dalmatie (1769-1851)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Famille royale \(France\)](#), [France \(1848-1852, 2e République\)](#), [Louis-Philippe 1er](#), [Louis-Philippe 1er \(1773-1850\)](#), [Mort](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1850-07-09

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote4, AN : 163 MI 42 AP 132 Papiers Guizot Bobine Opérateur 21

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Citer cette page

Soult, Jean de Dieu, duc de Dalmatie (1769-1851), Paris, le 9 juillet 1850, le duc Dalmatie à François Guizot, 1850-07-09

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 01/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/5648>

Informations éditoriales

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationVal-Richer (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 11/12/2023 Dernière modification le 10/05/2024

4 / Paris 9 Juillet 1850

Monsieur,

Je suis revenu samedi de St. Leger et je vous en rends compte.
J'ai fait ce voyage avec mon beau frère qui, je ne sais comment, en est, depuis
quelque temps, venu à nos idées et y apporte même l'ardeur qui lui est
habituelle, ainsi qu'avec St. Armand. Nous avons passé deux jours à St. Leger.
Notre impression commune a été d'être beaucoup moins contents du soi
et plus contents de la D^{te} d'Orléans que nous ne nous y attendions,
d'après ce qui nous avait été dit. Le mⁱ est toujours pour la fusion des deux
branches, en ce sens qu'il ne regarde pas une situation Orléaniste comme
raisonnable, qu'il ne la désire pas, qu'il est prêt à donner les mains à la
fusion quand on la lui apportera toute faite par les partis en France, comme
si c'était possible, qu'il consentira à tout, mais il s'arrête là. Il s'en tient
plus fermement que jamais à sa politique d'abstention, aux deux infinités
qui ont toujours été sa règle de conduite, naïve et alternée, et qui l'ont
amené à la couronne en 1830. (il vieillit 1848), il ne veut pas se lier à
l'avance, il veut attendre les événements, il sera toujours temps de se décider,
alors comme alors, et il y tient avec une insistance qui me donnait presque
lieu de soupçonner qu'il n'eût pas, au fond du cœur, renoncé aux chances
Orléanistes avec toute l'abnégation qu'il professe; il lui est même échappé
un mot, en parlant de la possibilité d'une crise à Paris et de la dissolution
de Chazamier: "il ne faut pas, disait-il, la faire briser, s'embarquer
d'une assemblée, fabriquer une constitution; il faut que Chazamier
proclame, dans les deux heures, la monarchie qu'il croit la meilleure."
Il parle en même temps du G^{de} de Chamblont et des légitimistes avec le plus
grand détail: "Est-ce bien sur que Chamblont parle Français? Tout au
moins doit-il avoir de l'accent. Le voyez-vous en France en face de mes

filles qui sont des colosses dans l'armée, entendez-vous, des colosses? Et la Comtesse de Chambord, et les Lévins, les Blauvets, qui font son entourage! Il s'étendrait complaisamment sur ce ton de mauvaises nouvelles. En résumé, il ne peut faire aucune demande du côté de la fusion, elle l'administrerait, elle n'aurait d'autre obstacle que ~~de faire~~ d'apporter quelques légèretés de plus au parti, c'est à nous à commencer par la faire entendre, il en a assez fait de son côté en nous disant qu'il y consentait alors. Du côté de cela, il a une confiance pour des progrès du président, et notamment de la prolongation de ses pouvoirs; il faut y insister à outrance. Il nous l'a répété quarante fois.

Voilà pour le roi. Quant à la D^{lle} d'Orléans, nous nous étions promis, en arrivant chez elle, de ne lui parler de rien, d'après ce que nous savions de votre visite. D'après cela, elle nous a au contraire interrogés et nous a mis de suite sur le terrain de la politique; nous y avons d'abord mis de la retenue, mais pour finir par elle, nous lui avons, avec des formes sans doute, mais sincèrement et complètement dit toute notre pensée. Elle nous a parfaitement écoutés, non seulement sans aigreur, mais sans ton de discussion, n'apportant au contraire que celui d'une personne qui depuis l'élection, insistant pour que nous développions nos pensées, et y joignant beaucoup de grâce. Nous avons d'abord eu avec elle une conversation générale, à nous trois, pour notre première visite; ensuite, dans le salon de la reine ou le lieutenant, nous en avons chacune eu une particulière, comme avec le roi. Le dernier soir et au dernier moment, elle prit L^r Signan à part, dans une embrasure de cheminée et lui dit: "Vous m'avez dit bien des choses qui m'ont donné à réfléchir, mais m'avez-vous tout dit? Je vous le demande, dites-moi, sans retenue aucune, tout le fond de votre pensée. Vous m'avez parlé de fusion, de quelque chose à faire. Voyons, qu'entendez-vous par là? Que faut-il faire? Dites-moi tout." L^r Signan, pris au dépourvu, n'osant, commença des circonlocutions, mais mis au pied du mur, il finit par dire qu'il y aurait plusieurs moyens, par exemple celui d'une rencontre en Allemagne. Malheureusement je ne puis pas vous dire ce qui fut été le plus intéressant, car dans ce même moment, le roi se levait et appelait L^r Signan pour prendre congé, ensuite qu'il courut court à la réponse. L^r Signan fut obligé d'aller au roi et le signal général du départ fut donné. On ne tomba pas plus mal. Je ne puis donc rien vous dire de plus précis sur la D^{lle} d'Orléans, mais

2
cette différence
toujours est-il que nous avons regardé comme un symptôme remarquable entre
le tien de votre visite, telle que Duichatel et Dumon se l'ont racontée, et celui
de la nôtre. Que s'est-il passé dans l'interval? Je ne vois que le vote des 3
millions donnés au président. Il doit avoir profondément agi sur la D^{lle} d'Orléans
Vous l'avez vue dans l'attente de ce vote, dont elle espérait une crise, et sous
l'influence de la visite de Thiers; ce qui s'est passé depuis lui a irrémédiablement donné
à réfléchir et l'a calmée.

Quant au langage que nous avons tenu avec elle, comme avec le roi et avec
les Ducs de Nemours et d'Anhalt, (le prince de Joinville partait pour l'Espagne
au moment même de notre arrivée), il se résume en ceci: Nous nous voyez à
faire la fusion directement entre les partis en France, et nous nous voyez à
l'impossible; les armées ne brisent pas entre elles, ce sont les généraux qui
brisent; nous n'avons d'ailleurs, de notre côté, pas de chefs sûrs, ce ne sont ni
St. Arde, ni Thiers; nous avons fait tout ce que comportaient nos efforts individuels,
pour faire pénétrer dans les masses ce que nous savons, il faut impérativement
des exemples venus d'en haut, au lieu des moyens tirés d'en bas, qui sont le procédé
révolutionnaire. Les progrès du président nous font peur, nous redoutons surtout la
prolongation de ses pouvoirs; cette prolongation est fatale, si nous ne sommes pas
alors plus avancés qu'aujourd'hui. Voyez ce qui vient de se passer dans l'affaire
des 3 millions, dont j'ai raconté les détails. La fusion est venue sur nous de
toutes nos provinces; on nous a dit, le plus haut possible, de ne nous braver à
aucun prix avec le président, parce qu'il était le seul. Cette fusion sera bien plus
forte encore lorsque il s'agira de la prolongation et elle sera alors irrésistible, si vous
ou nous aidez pas. Ne vous faites aucune illusion sur notre parti conservateur ou
orléaniste; il se fonde tous les jours, il va au président, non par considération ou par
affection, mais par peur pour les intérêts matériels; la France est profondément et
cyniquement matérialiste; on ne mène d'ailleurs pas une armée à la bataille, sans
lui montrer un drapeau. Ne comptez donc pas sur notre ancien parti; le seul qui
reste encore debout est le parti légitimiste. Mais s'il se tient jusqu'à présent avec nous,
dans l'espoir d'un arrangement, pourriez-vous continuer à y compter lorsque il verra cet
espoir s'évanouir? Nous vous répondons de lui aujourd'hui, nous ne vous en
répondons pas pour l'année prochaine. J'ai même dit, pour ma part et avec le Duc

de Remon jusqu'à lui dire que le parti légitimiste, s'il était réduit
l'orléanisme et le président, préférerait encore le dernier, parcequ'il en
prolongation du pouvoir qui n'étrécirait pas le principe du parti légitime
l'orléanisme en écartant la destruction, à quoi le prince m'a répondu qu'il
parfaitement sensé et raisonnable et qu'il le voyait exactement au
sens malheureusement que cet excellent prince, de bon et sain juge
et intuition, et il le disait à mon beau-frère : "Dites toutes ces choses-là
feront plus d'impression dans votre bouche que dans la mienne." Le
duc d'Anjou, qui est suspect de fusionisme, nous disait-il.

Nous avons dit toutes ces mêmes choses au roi et à la princesse, sauf le
beau-frère, dans une longue conversation qu'il a eu particulièrement
lui a dit, que la politique d'abstention et d'atténuation ne pouvait
que le temps n'était pas pour elle, mais pour le président. Je vous
parfaitement écouté et ouï toutes ces choses, et notre impression, à nous
été que nous avions produit sur elle un certain étonnement. La
à J. Dugué l'indignait. Je ne vais aller pas jusqu'à croire qu'elle
déclara, mais il y a un étonnement. En la comparant au roi, mais
qu'elle n'est pas plus fusioniste que lui; elle doit même l'être moins
sa situation particulière, de son âge, étant au début de sa carrière et
tant qu'il est à la fin des siennes, enfin de son caractère; mais elle a
le roi les habitudes de toute une vie dont il nous a dit la règle de
l'habitude au jour le jour, qui s'applique à chaque événement, à se
présente, et qui l'attend, sauf quelquefois à ce que l'événement saute.
De tout temps j'avais ainsi jugé le roi et je l'ai retrouvé exactement
à rapport, celui des habitudes, que je regarde la D^{lle} d'Orléans
accusée que lui, quoiqu'elle soit d'ailleurs beaucoup moins accoutumée

Tel est donc, Monsieur, le point sur lequel doivent se concentrer
raisonnements, l'argument à reproduire sous toutes les formes : Ve
d'abstention et d'atténuation est toute au profit du président; la
pour nous, il est pour lui; vous nous dites de lui résister, aidez-nous
le faire pas, cette prolongation que vous redoutez tant est inévitable.
Je regarde ce point comme étant la définition précise de la situation

avons donnée à St. Leonard, et je crois que tout ce que nous avons à faire maintenant est de profiter de toutes les occasions, de tous les moyens en notre pouvoir, pour qu'on y entende la répétition incessante de cette vérité. Je vous ai souvenu le dernier soir que St. Ruzan, poussé à bout par la D^{lle} d'Orléans, lui a dit; il a été le seul qui ait traité à tel ou tel moyen d'exécution, car dans toutes nos conversations, nous nous sommes bornés à dire, qu'il fallait un acte positif d'amitié entre les deux branches, quel que fut cet acte, dans le détail duquel nous n'entrions pas, mais que l'exécution serait toujours facile à trouver, quand on serait d'accord du principe. — Il est bien regrettable que la santé du roi, si menacée alors, nous ait obligés, vous, Dubatel et Dumon, de faire votre voyage ensemble. Je n'entends parler maintenant de personne qui s'y dispose; il est cependant probable que nous aurons des occasions dans le courant de l'été; votre correspondance pourra y suppléer aussi. J'ajoute, comme petit détail, que j'ai trouvé la Marquise Lohau exactement dans nos idées; elle n'a évidemment pas une grande influence sur la princesse, mais à l'occasion, il est toujours bon de la savoir.

Tel est, Monsieur, le résumé très rapide de notre voyage; je ne puis pas m'y étendre, car j'appréhends seulement que Genie va partir dans un instant. Mais j'ai cru vous avoir dit tout ce qui était essentiel.

Je ne puis par la même raison, rien vous dire de ce qui se passe ici; sans doute aussi vous le savez mieux que moi. Le président a réorganisé la légion du 10 Décembre, qui, avant le dernier vote, s'en allait faute d'argent; on y donne des grades. Il prépare ses voyages à Lyon et à Strasbourg pour s'y faire faire des réceptions éclatantes. Enfin on s'occupe à travailler les conseils généraux pour leur faire émettre des vœux pour la prolongation. Le parti légitimiste y a l'œil ouvert et se met en mesure; il est le seul sur qui nous puissions compter; nous savez que de notre côté, il n'y a rien. Il commence à la chambre à considérer s'il ne vaudrait pas mieux ne pas voter le budget avant notre prorogation et nous bornes à voter les contributions directes, comme l'année dernière, pour donner aux conseils généraux leur travail, mais réserver le vote du budget des dépenses pour notre retour, afin de ne pas faire un lit trop commode au président; s'il

aurait quelques velléités pour cet etc. Cette question, que l'on commence seulement à résoudre, à lui clore, va s'examiner.

Je profiterai immédiatement de notre promulgation pour aller dans le midi, desorte que je ne sais si je serai assez heureux pour vous voir cet etc. Si je le puis cependant, je l'espère; il me coûterait trop d'être si long temps sans vous voir, et quoique vous connaissiez bien mon dévouement, tant vous en apportez moi-même l'intime expression.

M^{lle} de Dalmatie

Le roi continuait à aller de mieux en mieux; il dort, mange et digère bien, la peau et la visée sont bonnes; s'a fait, en notre présence, vingt tours du salon, pendu, s'est assis, à un bras. Mais dans son état de dépérissement, la santé ne m'en paraît pas moins très précieuse. Il paraît que Gueneau de Mussy continue à rester dans le doute sur une maladie organique latente.